

Émile Poulat



France chrétienne, France laïque

Entretiens avec Danièle Masson

France chrétienne, France laïque

Émile Poulat
Entretiens avec Danièle Masson

France chrétienne, France laïque

Ce qui meurt et ce qui naît

Desclée de Brouwer

© Desclée de Brouwer, 2008
2, Passage de la Boule-Blanche, 75012 Paris
ISBN : 978-2-220-06012-5
ISBN pdf : 9782220093260

Avant-propos

Même chrétien, l'homme est mortel, et les civilisations qu'il crée sont à son image. Elles aussi meurent et se succèdent. La modernité, selon Paul Valéry, c'est qu'elles en sont devenues conscientes et que, désormais, elles le savent. En vingt siècles de christianisme, cela fait beaucoup de cimetières et de ruines. Et pourtant, la flamme s'est transmise sans s'éteindre, de génération en génération.

La postmodernité selon nombre d'observateurs, c'est justement que cette flamme a commencé de s'éteindre, qu'elle va bientôt s'éteindre, un peu à la manière de ce que disait Bossuet dans l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre : « Madame se meurt, Madame est morte. » Un peu partout, les signes annonciateurs se multiplient, même là où les apparences restent sauves. C'est aujourd'hui la Liberté qui éclaire le monde, malgré ses zones d'ombre, ses échecs, ses limites, et qui constitue sa réserve d'énergie renouvelable. Le christianisme se voulait « la lumière du monde », *lux mundi* : il n'est plus que la flamme d'une bougie devant la fée électricité et parfois même la mèche qui fume encore, ou jeux de lucioles là où règne encore l'obscurité.

Toutes les statistiques, tous les sondages vous le diront et, si vous en doutez, mesurez la vitesse à laquelle les églises se

vident et se ferment, patrimoine culturel entretenu à grands frais en attendant d'être prochainement désaffecté, déchu d'une destination culturelle devenue sans objet. Il est aussi vrai que le tableau est réversible. Si le christianisme va mal, s'il est mis à mal par notre civilisation éclairée et entreprenante, l'état de celle-ci, les risques et les impayés qu'elle accumule, les lendemains qu'elle nous prépare suscitent une inquiétude croissante. C'était ce sentiment que j'exprimais voici trente ans, en 1977, dans les dernières lignes de mon *Église contre Bourgeoisie*.

« *Tu as vaincu, Galiléen !...* Tu as vaincu, Modernité, et c'est ce qui te confère ta légitimité historique. Tu nous domines et tu nous tiens, tu nous entraîne on ne sait où, et c'est pourquoi, invinciblement, on s'interroge tant sur toi, de plus en plus, un peu tout le monde et un peu partout¹. »

Au fil de ses aventures, la Liberté a mis au monde trois sœurs promises à un bel avenir : la Science, l'Économie et la Démocratie. Pour l'Église, c'est une situation radicalement nouvelle. Dans l'imaginaire social, le procès de Galilée est resté le symbole de cette émergence. L'Église pouvait trouver dans ses propos des raisons de le condamner, mais il a finalement eu raison de ces résistances, et c'est ainsi, si l'on peut dire, que l'esprit de Galilée a offusqué l'appel du Galiléen. « Tu as vaincu, Galilée... »

1. Émile POULAT, *Église contre Bourgeoisie. Introduction au devenir du catholicisme actuel*, Paris-Tournai, Casterman, 1977, p. 269 ; 2^e édition, Paris, Berg International, 2006, p. 264. « *Tu as vaincu, Galiléen* », en référence à Julien dit l'Apostat, empereur romain (361-363), neveu de Constantin.

Avec la mère et ses trois filles, commence réellement une histoire nouvelle pour l'humanité. Toute l'histoire de l'Église est jalonnée par ses démêlés avec les puissances de ce monde. Ce qu'il faut ici comprendre et admettre, c'est que la querelle va prendre un nouveau tour et changer de nature. Elle se déroulait dans un référentiel chrétien : son enjeu n'est plus désormais de savoir à qui revient l'autorité suprême et le dernier mot en dernière instance, mais l'émancipation de ce référentiel au profit d'une intelligence créatrice et libératrice.

La pensée chrétienne se trouve dès lors renvoyée de saint Thomas à saint Augustin : des deux pouvoirs, temporel et spirituel, aux deux cités. La réalisation et le rêve d'une chrétienté s'effacent devant le mystère de la Cité de Dieu affrontée à la puissance des ténèbres dans l'histoire de l'humanité et sans cesse guettée par le manichéisme du bien et du mal.

Depuis deux siècles et plus, les adversaires de l'Église ont tout fait pour se débarrasser d'elle et de la force sociale qu'elle incarnait. De son côté, l'Église a tout fait pour rétablir sa position et reprendre la main. À plusieurs reprises, des esprits généreux ont espéré et prôné un « esprit nouveau » de conciliation ou de réconciliation, ou, tout simplement, de ralliement à l'inéluctable et d'*aggiornamento* à l'intérieur.

Comme en matière d'œcuménisme, rien n'a rétabli l'unité ni surmonté la fracture. Les efforts considérables déployés de part et d'autre n'ont abouti à aucun résultat décisif, éliminatoire. Dans la réalité, on observe ainsi la coexistence d'un

antagonisme qui ne désarme pas et d'un *modus vivendi* complexe, tandis que s'affirme un monde indifférent à ces querelles du passé.

En vingt siècles, nous sommes passés d'un monde païen où tout était Dieu sauf Dieu (Bossuet), à un monde chrétien où, pour tous, Dieu seul est Dieu (Maurice Clavel). Nous sommes désormais entrés dans un monde où chacun est libre de professer Dieu ou de s'en passer mais qui lui-même professe n'en avoir nul besoin : science, économie et démocratie se développent en toute liberté, par leur seul effort, sans référence à une puissance ou à une norme transcendante.

Nous sommes entrés dans un monde dont chacun est libre de penser et de dire ce qu'il veut, mais qui marche et œuvre sans être affecté ni inquiété par ce qu'on peut penser ou dire de lui. Nous sommes entrés dans un monde qui a cessé de reconnaître à l'Église « mère et maîtresse » – *Mater et magistra* – tout pouvoir et même toute autorité sur lui. *La querelle de l'athéisme* (Léon Brunschvicg, 1949) ne se réduit pas au débat philosophique sur l'existence ou l'inexistence de Dieu : elle a son lieu décisif dans le véritable *Kulturkampf* qui, depuis Léon XIII particulièrement, opposait le « mouvement social catholique » à ce qu'il nommait l'« athéisme social ».

L'athéisme social, c'est précisément ce monde où il y a place pour tous, croyants ou incroyants, mais où Dieu, devenu inutile aux trois sœurs qui se sont affranchies de lui, n'est même plus objet de discussion et n'a plus de place que dans le cœur de ses fidèles, en toute liberté de conscience. Que viendrait faire Dieu dans une usine, un parlement ou un

laboratoire? Et que sont devenues les ambitions ou simplement les capacités de ceux qui pensaient devoir et pouvoir renverser le cours des choses?

J'ai toujours porté en moi ces questions et ces préoccupations, réfractaire aux modes et aux écoles. Elles ont toujours été au cœur de ma vie personnelle et pareillement professionnelle, sans séparation, sans confusion, par la grâce de la République qui m'en a donné les moyens au CNRS et à l'EHESS tout en me laissant la plus entière liberté, ce qu'on interprétera comme une preuve de libéralité ou comme un signe de désintérêt, ou tout simplement comme un fait de culture. Si la République ne professe aucune religion et ne reconnaît plus aucun « culte », elle n'en considère pas moins la connaissance savante des religions, toutes, comme une de ses obligations, au nom d'une culture qui ne peut rien ignorer et à qui rien ne doit être étranger. Les religions, fait majeur de l'histoire humaine, ce fut la conviction affirmée de sociologues républicains comme Émile Durkheim ou Marcel Mauss, et l'enseignement constant d'Ignace Meyerson. Et Lucien Lévy-Bruhl observait, devant le christianisme naissant, que, quand une société modifie en profondeur son rapport à la religion, c'est toujours une affaire très compliquée, une porte ouverte sur l'inconnu.

C'est à nouveau ce qui se produit parmi nous. Avec un sens calculé de l'ambiguïté, Miguel de Unamuno a longuement évoqué *L'agonie du christianisme*²: pour ceux qui

2. Miguel DE UNAMUNO, *L'origine du christianisme*, Paris, Berg International, 2^e édition, 1996.

s'en sont détachés, soubresauts d'une fin de vie ; pour ceux qui lui gardent leur foi et à la suite de Pascal, une lutte séculaire jusqu'à la fin des temps. Les données observables ne font qu'entretenir l'ambiguïté en négligeant ce qu'Alphonse Dupront appelait *Puissances et latences de la religion catholique*³, dont les ressources étaient loin d'être épuisées. Depuis des années, circule un lieu commun relayé par d'éminentes personnalités : les catholiques de France ne sont plus qu'une minorité et il leur faut faire l'« apprentissage de la minorité⁴ ». Est-il permis de ne voir que billevesées dans ce genre d'assertion pour trois raisons majeures : ce n'est pas vrai, cela ne veut rien dire et ce n'est pas le problème ?

– Ce n'est pas vrai. À la veille de l'élection présidentielle d'avril/mai 2007 où aucun des candidats n'atteint 30 %, les « Français » sont 51 % à se déclarer catholiques, 31 % à se dire sans religion, 8 % chrétiens ou protestants, selon *Le Monde des religions* (janvier/février 2007). Ils sont 64 % à se déclarer « proches du catholicisme » et 28 % à se dire « éloignés de toute religion », selon *La Vie* du 1^{er} mars 2007 qui conclut : « Le catholicisme demeure la seule religion nationale. » Les vraies « minorités » se partagent le reste, et elles sont nombreuses à se retrouver parmi ces 18/28 %, moins encore si l'on en défalque l'importante minorité musulmane.

Dénombrements ou pourcentages, les chiffres valent ce qu'ils valent et ce qu'on leur fait dire, ce qui entretient

3. Alphonse DUPRONT, *Puissances et latences de la religion catholique*, Paris, Gallimard, 1993.

4. En dernier lieu, *La Croix*, 5 mars 2007.

aujourd'hui un large débat public sur leur fiabilité. Tout dépend de ce qu'on demande, de ce qu'on compte et comment on compte. En matière religieuse, s'agissant du catholicisme en France, la seule évidence, la seule certitude bien établie, c'est, sur la durée, une érosion qui s'accélère sous nos yeux, sans lien avec les correctifs exigés par l'immigration étrangère.

Ce qui est aussi à noter, c'est que, pour l'Église et pour les médias, les critères ne sont pas les mêmes et qu'ils sont de deux sortes. Critère multitudiniste : pour l'Église, est catholique tout fidèle baptisé en son sein, et pour les médias, toute personne déclarant un lien si ténu soit-il avec la religion catholique. Critère élitiste : pour les médias, le pratiquant régulier (selon des normes qui se sont distendues) ; pour l'Église, le laïc dévot ou militant (qui n'a jamais été qu'une réelle minorité au sein du peuple chrétien).

– Cela ne veut rien dire. Les catholiques français ne sont désormais ni une minorité, ni encore la majorité, mais ils restent, de loin, de très loin, la plus importante des communautés religieuses en France, par le nombre comme par les ressources dont ils disposent, qui peuvent faire rêver toute autre organisation politique, syndicale ou associative. On peut ici déplorer l'absence de toute enquête comparée d'activité, de vitalité, de créativité : il est vrai qu'elle exigerait d'autres moyens qu'un simple échantillonnage.

Se percevoir minoritaire relève de ce qu'on appelait jadis un « complexe d'infériorité », auquel s'offrent deux issues extrêmes : se faire modeste et discret, tout petit dans son